



AMBASSADE DE SUISSE
EN URSS

Moscou, le 15 janvier 1963

B.12.(8). - EP/cm

Lettre politique

Impressions es-
toniennes

Monsieur l'Ambassadeur Pierre MICHELLE									
Secrétaire général du									a/a
Département Politique fédéral									22.1
Visa									22
B e r n									
EPD 22. Jan. 1964									
Ref. p.A. 21.31 Moscou									

Monsieur l'Ambassadeur,

Arriver à Tallin, c'est un peu retrouver son chez soi. Le contraste avec Moscou et même Léninegrad est si grand que le voyageur doit faire un effort pour se persuader qu'il est toujours en Union Soviétique.

Peu ou pas de milice dans la rue. Les gens à qui l'on s'adresse répondent avec amabilité, sans grogner. Déjà dans le train que vous avez pris à la gare de Varsovie à Léninegrad vous avez pu vous rendre compte que les voyageurs qui sont montés après Narva, première ville estonienne, semblaient plus détendus. La froideur de marbre et le dédain exécrationnel que la plupart des Russes affichent envers l'étranger disparaissent peu à peu. En un mot, vous cessez d'être un objet qu'il faut se garder d'approcher; le contact humain est à nouveau possible. Un réconfort difficile à décrire mais non moins grand vous inonde alors de la tête aux pieds. C'est comme si vous retrouviez tout à coup ce que vous cherchiez depuis des mois, à tâtons et, à chaque tentative, avec toujours un peu moins d'espoir.

Dès l'arrivée dans la capitale estonienne, un air moins sec que celui de Moscou ou Léninegrad vous fouette le visage. La mer invisible de la basse-ville est tout de même présente.



La première question que l'on se pose est celle de savoir où l'on a échoué. Turku, Lübeck, Stockholm ou encore Bergen? De nuit, c'est un peu de tout cela. La haute ville, campée sur un promontoire, découpe la ligne crénelée de ses murailles sur un ciel d'encre. L'austère château de Toompèa, construit au XIIIe siècle, semble vouloir jeter un défi à la basse-ville qu'il écrase de toute sa masse noirâtre.

La ville de Tallinn a, au cours des siècles, souvent changé de nom. Elle s'appela tout d'abord Kalivan. C'est sous ce nom qu'on la trouve mentionnée pour la première fois en 1154 sur une carte du monde dessinée par le géographe arabe Idrissi.

En 1219, les Danois s'en emparent et la baptisent du nom de Revel. Tallinn doit sans doute provenir des deux mots "Taani linn" qui, en vieil estonien, signifient "ville danoise". Tallinn et Revel coexistèrent pendant plus de sept siècles; les Estoniens appelaient leur ville Tallinn, Danois et Allemands lui donnant le nom de "Revel". Ce n'est qu'à la moitié du XVIIe que Tallinn finit par l'emporter.

Le grand siècle pour Tallinn fut, sans contestation possible, le XVe. Il suffit de flâner dans la vieille ville pour s'en rendre compte; la plupart des bâtiments et monuments qui ont subsisté jusqu'à nos jours datent de cette époque. L'Estonie s'enorgueillit d'autre part d'avoir eu la plus vieille université des pays baltes et, aujourd'hui encore, la plus ancienne pharmacie de tout le territoire de l'URSS.

Après une époque de grande prospérité due en majeure partie aux comptoirs que la Hanse avait établis à Tallinn comme dans d'autres ports de la Baltique, l'Estonie eut à souffrir une époque de revers et de guerres qui la fit tomber sous le pouvoir suédois. Plusieurs épidémies de peste décimèrent la population à la fin du XVIIe siècle.

Pour aggraver la situation, ce fut enfin la Grande Guerre du Nord qui, entre 1700 et 1721, acheva de dépeupler les régions septentrionales du pays. A la signature de la paix de Nystadt, Tallinn ne comptait plus que 1962 habitants alors que la population atteignait le chiffre de 10.000 âmes en 1550.

L'union à la Russie permit une nouvelle ère de prospérité. Le musée historique de Tallinn et la vieille ville conservent de nombreux souvenirs de cette époque et surtout des dernières années du règne de Pierre le Grand. Celui-ci fit tout d'abord construire une maisonnette en dehors de la ville sur une colline d'où il pouvait facilement, à l'aide d'une longue-vue, surveiller la construction du port. On sait l'importance que le tsar attachait à la Baltique et à l'Estonie qui protégeait en quelque sorte St Pétersbourg sur son flanc sud.

Comme les visites de Pierre I devenaient de plus en plus fréquentes, il fit construire, non loin de cette première maisonnette, un magnifique palais de style baroque par l'architecte Nicolo Michetti. Ce palais situé en plein parc Kadriorg sert aujourd'hui de musée des beaux-arts.

La construction de la ligne ferrée Tallinn St Pétersbourg, en 1870, permit à l'industrie estonienne de se développer à une cadence plus rapide. En 1876, avec l'augmentation de la classe ouvrière, Tallinn voit se dérouler la première grève importante de son histoire. Au début de notre siècle, plusieurs cercles d'obédience marxiste apparaissent. En 1902, tous ces groupes illégaux s'unissent en un seul. Plusieurs de leurs membres prendront part à la révolution de 1905 à Pétersbourg.

En 1917, au lendemain de la Révolution d'octobre, le pouvoir soviétique est proclamé à Tallinn, le contrôle ouvrier établi. En 1918, c'est l'occupation allemande.

Après la guerre, la bourgeoisie estonienne reprend la situation en main et arrive, grâce à l'intervention alliée,

à couper les liens qui unissaient depuis deux siècles l'Estonie à la Russie. Le 1er décembre 1924, les choses faillirent mal tourner pour le gouvernement au pouvoir. On sait ce qu'il advint en 1940 et après 1941...

Où en est Tallinn en ce début 1964? La première impression que l'on a, comme nous l'avons vu, est bonne surtout lorsqu'on vient de Moscou. A l'hôtel, les fiches à remplir sont en estonien et en...suédois. Pas un mot de russe. On vous accueille avec le sourire, le plus souvent en anglais en vous demandant si vous avez fait bon voyage. Le fanion suisse est déjà placé à la réception de l'hôtel à côté de ceux d'Ukraine et de la RSFSR.

Les deux grands hôtels de Tallinn sont construits à l'occidentale ou plus exactement à la scandinave. Dans ce domaine encore, on est à cent lieues de la lourdeur éléphanterresque des hôtels de Moscou.

A peine entré en contact avec les consommateurs du restaurant, vous apprenez avec stupéfaction que la RSS d'Estonie n'a plus reçu une miette de pain blanc, ni même gris, depuis octobre 1963. C'est une façon comme une autre de traiter les Républiques dites "soeurs". A Moscou, à Leningrad, le pain est à nouveau blanc depuis que les premiers cargos canadiens ont mouillé dans le port d'Odessa. Ici, il reste d'une noirceur que nous n'avons jamais connue, même aux moments les plus sombres de la guerre.

Le restaurant est moins cher qu'à Moscou. On peut décentement manger pour un rouble ou un rouble cinquante (de 5 à 7 de nos francs) sans vin bien entendu. Le même repas coûterait de deux à deux roubles cinquante à Moscou. Nulle part de queues interminables comme dans la capitale soviétique. Les oeufs, le lait et d'autres produits pour lesquels les Moscovites doivent piétiner devant les magasins une demi-heure et plus, été comme hiver, se vendent ici librement et paraissent de meilleure qualité.

Les devantures sont décorées avec plus de goût, les habits de bonne présentation et mieux coupés. Ils sont aussi

légèrement moins chers qu'en RSFSR.

Les salaires étant identiques ou presque, nous ne pouvons qu'en conclure que l'Estonien vit mieux que le Russe. Qu'on le veuille ou non, 20 ans de pouvoir soviétique n'ont pas pu venir à bout du dynamisme scandinave. Il suffit de comparer deux villes d'URSS, peu éloignées l'une de l'autre, Vyborg et Tallinn. La première, comme on le sait, appartenait à la Finlande avant 1940. Elle fait aujourd'hui partie de la RSFSR. Pour le voyageur qui vient de Finlande, c'est déjà un autre monde. Saleté, rues défoncées, bâtiments soviétiques, sales et tristes, dont les briques se détachent déjà; tout contribue à vous donner une image de désolation et d'extrême tristesse. La seconde, capitale de l'Estonie, devenue elle aussi soviétique il y a 20 ans, offre un tout autre visage, car elle reste peuplée en majeure partie d'Estoniens. Là est toute la différence. Certes, cette différence n'est perceptible qu'en venant de l'intérieur de l'URSS. Pour l'étranger qui commence un voyage en URSS par Tallinn, l'Estonie, après la Suède ou la Finlande, doit paraître assez terne. Mais si celui qui a vécu un certain temps à Moscou s'exclame, en arrivant à Varsovie, que c'est Paris, il est normal que Tallinn soit un peu Helsinki, toutes proportions gardées bien entendu...

Ce qui n'a sans doute pas beaucoup changé en Estonie, c'est comme je le notais plus haut l'amabilité de ses habitants. Un séjour à Tallinn, si court qu'il puisse être, est une vraie cure de "public relations". Jamais l'étranger n'aura l'impression d'être perdu et isolé comme il aura pu l'être dans des villes russes de même grandeur (Vladimir, Iaroslav).

Les nouveaux quartiers qu'Intourist met toujours tant d'honneur et d'application à vous faire découvrir, sont ici plus agréables à l'oeil que ceux de Moscou, mieux construits.

Au Nord-est de la ville, sur une colline qui longe le Golfe de Finlande, nous trouvons même un quartier de villas

particulières qui n'ont rien à envier à celles des quartiers résidentiels d'Helsinki ou de Stockholm.

Le port n'est pas recommandé à ceux qui tiennent à ne pas se faire expulser du territoire soviétique dans les 48 heures. Intourist ne le fait voir que du haut de la vieille ville. Ce que l'on en devine n'a rien de très frappant. Cependant, le trafic, s'il n'est pas dense, n'en semble pas moins assez important et pour cause; la moitié de toute la production industrielle de l'Estonie sort des entreprises tallinnoises. L'usine Volta qui fabrique des moteurs électriques exporte dans une quarantaine de pays. L'usine Kalinin produit des wagons de chemin de fer ainsi que des transformateurs pour locomotives. La production de ces transformateurs a pris une telle ampleur qu'elle répond actuellement à la demande totale de toute l'Union Soviétique.

Tallinn est également connue en URSS pour ses pick-ups, ses radios, ses lampadaires, abat-jours et autres articles ménagers et d'ameublement fabriqués par l'entreprise Estoplast. Tous ces articles sont régulièrement en avance de 2 à 3 ans sur la production russe, tant au point de vue de la qualité que de la forme.

La production de meubles s'inspire fortement de ce qui se fait en Scandinavie.

La pêche est également très développée ainsi que l'industrie de la conserve. Les chantiers navals sont actifs et connus dans toute l'Union.

Citons enfin la production de pianos à queue qui couvre, elle aussi, la presque totalité de la demande soviétique.

Sur le plan culturel, l'Estonie est loin d'être restée en arrière par rapport à d'autres Républiques soviétiques. Elle possède aujourd'hui son académie des sciences, son conservatoire et de nombreux instituts spécialisés, dont le plus important est l'Institut polytechnique qui donne chaque année, à l'économie nationale, plus de 400 spécialistes.

L'agriculture, comme partout ailleurs en URSS, est loin de se porter aussi bien que l'industrie. L'été catastrophique de 1962 avait poussé le Comité Central du P.C. à décréter une nouvelle orientation de l'agriculture dans les républiques baltes et dans la région du Nord-ouest de la RSFSR. Ce décret encourageait le paysan estonien à plus ou moins remplacer la culture des céréales par celle de la pomme de terre et à largement développer l'élevage. Ce n'est pas en un an que l'on peut réformer l'agriculture de toute une région. Aussi est-il peu probable que les récoltes de l'année écoulée aient répondu aux attentes de M. Khrouchtchev. Devant le dernier plénum de décembre, le Président du Conseil des Ministres a encouragé les pays baltes à rattraper le niveau de la production agricole des pays scandinaves (voir R.P. no 96). En jetant un simple coup d'oeil sur la campagne estonienne, même au coeur de l'hiver, et en la comparant à la campagne finlandaise ou suédoise, on ne peut s'empêcher de penser que M. Khrouchtchev fait preuve de beaucoup d'optimisme.

Pour terminer, nous nous poserons une question encore. Les Estoniens sont-ils contents de leur sort?

Il est, certes, difficile de répondre après un bref séjour à Tallinn. Il faudrait pour cela pouvoir parcourir à loisir l'Estonie en tous sens, interroger les gens, visiter d'autres villes comme Tartu, Piarnu et Tapa. Autant de chimères pour un étranger et encore plus pour un diplomate qui ne peut se rendre à Tallinn que par train et à la seule condition qu'il passe par Léninegrad.

Les quelques jeunes Estoniens avec lesquels mon collaborateur a pu entrer en contact sont loin d'être satisfaits. Bien qu'Helsinki, par mer, se trouve à quelque 80 kilomètres, aucune ligne directe ne relie encore Tallinn à la Finlande.

On écoute plus volontiers dans la capitale estonienne radio Helsinki que l'émetteur local (l'Estonien comprend

facilement le finnois). Ainsi, l'envie de connaître ce qui est proche devient chaque jour plus grande.

Beaucoup d'Estoniens conservent des liens étroits avec une partie de leur famille émigrée, le plus souvent, au Canada. Ces parents, proches ou éloignés, bombardent leurs frères deshérités de paquets contenant vivres et habits.. C'est une façon comme une autre de leur faire prendre patience.

De toute façon, la jeunesse estonienne ne semble pas regarder l'avenir avec trop de pessimisme. Elle vit passablement mieux que ne vivaient ses frères aînés sous le stalinisme. C'est, là déjà, un critère dont la valeur nous échappe encore trop souvent.

Veillez agréer, Monsieur l'Ambassadeur, l'assurance de ma considération distinguée.

Troevski